

— Il n'y en a plus ; tout est pris, fait-il.

Croyant que cette réponse n'est pas désintéressée, notre voyageur continue son chemin dans la direction de Camperville, et se trouve bientôt en contact avec de bons Canadiens-français qui, venus presque sans le sou, jouissent maintenant d'une honnête aisance, qu'attestent des bâtisses confortables, de beaux champs de blé et de gros troupeaux de bêtes à cornes.

— Voilà mon affaire, se dit-il ; un Canadien ne trompera point un Canadien.

Mais la réponse est la même : Tout est pris ! Le Campervillois ajoute même :

— Comment se fait-il que vous venez si tard ? N'avez-vous point lu, il y a cinq ou six ans, les articles des journaux qui cherchaient à attirer par ici des colons de notre race ?

— Je les ai bien lus, doit avouer notre retardataire tout désolé ; mais je pensais qu'on exagérait, et que je pouvais remettre à plus tard mon établissement dans l'Ouest.

Puis, après un silence :

— Vous paraissez avoir beaucoup d'animaux ? remarque-t-il.

— Oh ! seulement 125 bêtes à cornes, répond le Canadien ; mais j'ai des voisins qui en ont davantage.

— Et des chevaux ?

— Une quinzaine.

— Du blé aussi, je suppose ?

— Une centaine d'acres, qui, comme vous le voyez, promettent un copieux rendement.